

Les pénitences DU PINCE- SANS- RIRE

Révolutionnée l'époque de la piste de danse du Louxor endiablé. **Philippe Katerine remet le son pour un dixième album en faisant cette fois tinter les cloches de l'église de son enfance et les confessions qu'il aimait tant.** Rencontre autour d'un jus de carotte.

Par Manon Voland | Photo Audoin Desforges > Pasco&Co

Rendez-vous est pris avec le déconcertant Philippe Katerine à la terrasse d'un café baroque qui lui ressemble, face à la pyramide du musée du Louvre. Coïncidence presque ironique pour celui dont la popularité a explosé grâce à un autre polyèdre, le dansant Looksor de Clisson, qu'il fréquentait dans ses jeunes années, quand il était encore Philippe Blanchard. « J'adooore, regarder danser les gens, et de temps en temps, je coupe le son... Et je remets le son » (*Louxor J'Adore*, 2005). Le décalé chansonnier débarque en training blanc, richelieus assortis, bob gris chiné et banane aux lèvres. On aime, même si on ne sait pas sur quel pied danser face au phénomène, les propos crus et nonchalants tranchant avec la figure sérieuse et concentrée. On aurait tendance à penser qu'il nous badigeonne d'humour d'un second degré qu'on aurait de la peine à saisir, et pourtant, non, il affirme : « Je suis toujours au premier degré. Je peux avoir de l'ironie, mais ça s'arrête là. » Nous voilà prévenu. À 51 ans et toutes ses dents (on croit), Philippe se définit comme timide et admet qu'il n'aurait jamais autant dépassé les limites du raisonnable – « Non mais laissez-moi manger ma banane tout nu sur la plage » (*La Banane*, 2010) – s'il ne s'était pas rebaptisé pour la scène et n'avait pas endossé son double féminin, Katerine.

C'est qu'avant de s'épancher sur ses cauchemars lascifs pour lesquels il lui faut se repentir au confessionnal – « Je regardais YouPorn. Alors que je surfais, toi tu couchais avec le jeune Ludwig Van Beethoven » (*Rêve affreux*, 2019) –, Philippe Blanchard a reçu une éducation bien-pensante, catho et traditionnelle de la part de parents attachés aux valeurs d'un travail conventionnel ; l'une travaillait pour l'Éducation nationale, l'autre pour le commerce d'aliments pour animaux.



Des bêtes à quatre pattes avec qui Katerine a d'ailleurs toujours entretenu une relation très particulière – « Imagine un monde où les animaux nous mangeraient. Ils feraient des ragoûts de nous, des soupes de nous, des burgers de nous » (*Stone avec toi*, 2019), lui qui s'est fait greffer une peau de cochon à 8 ans pour combler un souffle au cœur particulièrement important, anecdote qui a inspiré le titre de son film, *Peau de cochon* (2005).

« Quand j'ai repris l'école après cette opération, j'étais devenu célèbre. On me regardait comme un revenant, un Christ. Depuis, je suis resté bloqué à cet âge-là qui me donnait l'impression d'être immortel », confiait-il à *L'Express* en 2010. Une nouvelle confession qui fait apparaître la religion comme une thématique clé de l'univers du dandy petit-bourgeois à l'allure d'éternel ado (lui qui, semble-t-il, défiait ses petits camarades de prière à la récitation la plus rapide du « Notre Père »). On lui trouve aussi le chiffre 8 (né un 8/12/1968), l'enfance, la mort, la politique, de Le Pen (20.04.2005, 2005) à Macron – « Même le président Macron ne sait si il est bon comme un con » (*BB Panda*, 2019), l'absurdité du monde qui nous entoure, les folies des hommes, mais aussi – plus étonnant – *Les plantes* (2016) ou *Le train de 19h* (2005). En bref, chez Katerine, c'est un joyeux foutoir : il écrit sur ce qu'il voit, observe et ressent du monde extérieur, mais avec ce phrasé si particulier et propre à son originalité un tiers euphorique, un tiers pessimiste et un tiers borderline. Exception faite de l'album *Le Film* (2016), très personnel, écrit suite à la mort de son père. A propos de cette période, il a déclaré : « J'avais envie de supprimer mon prochain. Je me suis fait le hérisson. Je n'en suis pas fier, j'y pense. Il est omniprésent dans ma vie. » Un ami des bêtes, *always*.

Philippe Katerine n'est pas qu'un « multi-obsessionnel » des sujets qui feraient de bons refrains entêtants, mais également de ses activités. Tantôt chanteur, tantôt dessinateur (il a étudié quelque temps les arts plastiques à Rennes dans sa jeunesse et a exposé aux Galeries Lafayette en 2012), cinéaste, acteur (César du meilleur acteur dans un second rôle pour *Le Grand Bain* en 2019, « J'avais honte d'être le seul (de l'équipe, *ndlr*) à recevoir un César. C'était n'importe quoi »), danseur dans une chorégraphie créée avec Mathilde Monnier, qui clôtura le Festival d'Avignon en 2008, (« le truc le plus fou que j'aie jamais fait, même pas en rêve ! »), réalisateur d'album, compositeur, écrivain ou encore papa poule (d'une grande fille qui a réalisé *Blond*, son dernier clip, dans lequel il se fait d'ailleurs engueuler par son beau-père Gérard Depardieu, et de deux petits bonhommes avec Julie Depardieu, avec qui il partage son originalité depuis neuf ans), l'homme se contemple comme un Rubik's Cube. Avec ce nouvel album, il rajoute à sa palette la casquette de pénitent, agenouillé pour confier les péchés du monde. Alors, repentir ? Il nous confie que, pour cela, il faudra attendre encore un peu, même s'il a déjà reçu quelques bonnes grâces d'en haut. Interview sur une autre planète avec le génial Philippe Katerine.

« IMAGINE UN MONDE OÙ LES ANIMAUX
NOUS MANGERAIENT.
ILS FERAIENT DES
RAGOÛTS DE NOUS,
DES SOUPES DE NOUS,
DES BURGERS DE NOUS »



© Erwan Fichou & Théo Mercier

L'INTERVIEW...

Alors, expié de vos péchés après vos confessions ?

J'attends toujours le pardon. On n'a jamais totalement expié ses péchés. C'est comme dans certains gisements, plus on creuse, plus on s'aperçoit qu'il y en a.

Quelle inspiration est à l'origine de ce nouvel album *Confessions*, que vous décrivez comme « agité et déséquilibré » ?

J'ai d'abord fait mes chansons. J'avais le besoin de m'exprimer, comme ça m'arrive genre tous les deux ou trois ans avec la chanson ! (*Rires.*) Après sont arrivées les collaborations. J'en avais marre de n'entendre que ma voix sur les autres chansons, j'avais envie d'en entendre d'autres.

Aviez-vous déjà en tête les artistes pour ces collaborations ?

Non, sauf Angèle. Il s'agissait d'un duo, donc il fallait tout de suite avoir quelqu'un en tête. Et Angèle, je l'entends tout le temps à la maison avec les enfants, j'adore ce qu'elle fait. Je me sens bien avec sa voix, sa musicalité s'accorde avec la mienne. En tout cas, de mon point de vue ! (*Rires.*) Il y a quelque chose que je reconnais, comme une lointaine parenté. Ça me semblait évident d'aller vers une musicienne de cette trempe.

La pochette de votre nouvel album est totalement décalée, un peu comme le personnage que vous avez façonné avec Philippe Katerine. Que racontent ces grandes oreilles et ce nez-pénis ?

J'ai toujours voulu avoir de grandes oreilles pour mieux entendre... Bon, malheureusement, elles sont quelconques. Un grand nez pour mieux sentir. C'est comme le Petit Chaperon rouge avec sa grand-mère : « - Vous avez de grandes oreilles. - C'est pour mieux vous entendre, et un grand nez pour mieux vous sentir, mon enfant. » C'est une histoire que j'ai toujours adorée, je la trouve très érotique.

J'ai demandé à un artiste que j'adore, Théo Mercier, de s'occuper de ma pochette. Il fait beaucoup d'expositions et je trouve que c'est toujours très émouvant... Je lui ai donc envoyé mes chansons et il m'a rappelé peu de temps après en me disant : « Je vois des prothèses avec un grand nez, des grandes oreilles... Quand j'ai vu la photo, j'ai trouvé que c'était vraiment à l'image des chansons. »

Pourquoi avoir choisi le thème de la confession pour ce nouvel album ?

Enfant, j'aimais bien quand je me faisais confesser. J'étais mytho, et comme je ne faisais pas beaucoup de péchés, j'en inventais pour retourner au confessionnal, pour avoir quelque chose à dire. Comme un double fictionnel. Un peu comme ce que je vis aujourd'hui, car le Philippe que je suis n'a rien à voir - enfin, peu à voir - avec celui qui est derrière un micro.

Ce que j'aimais du confessionnal, c'était qu'on pouvait parler, la plupart du temps sous la forme d'un monologue. On était une famille nombreuse et, donc, il fallait se battre pour faire plus d'une phrase construite, alors que là, je pouvais m'étendre autant que je voulais. On se sent privilégié, dans un lieu pourtant

tellement obscur. Et puis votre interlocuteur, on le voit à peine, on est dans le secret. C'est quelque chose de très érotique, bien sûr. On ne va pas se mentir.

Vous dites que vous « n'aviez pas l'intention de dire quoi que ce soit dans ce disque », et pourtant, on y parle d'homophobie, de privilégiés et de racisme, de la condition animale, ou encore de politique. Pensez-vous être plus engagé qu'avant ?

Non, je ne crois pas. Le précédent disque (écrit suite au décès de son père, *ndlr*) était plus domestique, je ne savais pas trop ce qui se passait en dehors de chez moi. Là, j'en sais un peu plus. Mais les thèmes ont au fond assez peu d'importance. Le fond, on le partage avec quasiment tout le monde, on est tous contre l'homophobie, on est tous contre la guerre. En tout cas, ceux qui font des disques. Ce qui compte, c'est la forme, c'est comment on le dit, par quel angle on prend la chose. Et j'espère que je le fais comme quelque chose d'insaisissable, de contradictoire.

Lors des Césars 2019, quand vous avez reçu celui du meilleur acteur dans un second rôle pour *Le Grand Bain*, vous avez dit que « vous vous demandiez toujours ce que deviennent les personnages après les films ». Que deviennent les personnages de vos chansons à la fin de votre album ?

C'est moi qui le décide. Comme je peux estimer qu'un jour je referai, pourquoi pas, un disque... Rien n'est sûr ! (*Rires.*) Si ça se fait, ce sera la suite de ces chansons, c'est-à-dire qu'on déroule toujours un fil, qu'on déterre aussi, parfois. L'autre jour, j'ai regardé un truc sur Gainsbourg, et j'ai découvert qu'en 1965, il faisait ses premiers essais de talk-over. C'est-à-dire qu'il parlait sur un air de guitare, de façon très douce, à peine intelligible. Il était clair que dix ans avant *La tête de chou*, le premier talk-over, il avait déjà emprunté cette piste, au fond, que personne n'avait vraiment empruntée. Et puis il avait abandonné ce projet, comme ça, dans un terrain vierge, et il l'a retrouvé plus tard, en faisant ses disques mythiques. C'est vachement intéressant. Des travaux qui ne sont pas finis, qui sont repris des années après... Quand vous parlez du devenir d'un personnage, c'est un peu ça aussi. Le fait d'écrire sur un long terme, c'est que vous reprenez un fil que vous aviez abandonné dans un coin, qui ne vous semblait pas pertinent à cette époque-là, et puis, après, il s'avère essentiel pour vous.

Et, de votre côté, avez-vous aussi des projets que vous avez mis de côté, dans un coin de votre tête ?

Oui, il y en a plein. Ce n'est pas pour ça que j'y pense, mais il y en a. Que j'ai abandonnés, pour lesquels je ne me sentais pas mûr : j'ai fait des scénarios qui n'ont pas abouti. J'ai entamé une comédie musicale, une messe, des sketches pour la télévision. Il y a de nombreuses choses comme ça, qui sont là, qui vont peut-être m'appeler à un moment donné en criant « Philippe, Philippe, viens me chercher ». C'est intéressant, c'est la vie. Je pense par exemple que, dans le cinéma, un livre sur les films qui n'ont pas été faits serait encore plus énorme qu'un livre de ceux qui ont été faits. Je trouve cette histoire passionnante. Pourquoi ça a été fait ou non. C'est l'histoire du monde, dans le fond, on pourrait en faire une nouvelle encyclopédie : ce qu'aurait été le monde.

Que vous a permis ce patronyme Katerine ? Seriez-vous l'artiste que vous êtes aujourd'hui sans lui ?

Oh non, jamais de la vie. J'aurais eu peur, je n'aurais pas eu de liberté. Je me sens libre en étant rebaptisé. Je peux tout me permettre, ce n'est pas le nom de ma famille qui est en jeu, c'est ça, l'important. Les gens qui se rebaptisent, ce n'est pas pour rien : c'est qu'ils ne peuvent pas dire ce qu'ils veulent dans leur

famille, alors ils le font ailleurs. Comme les gens qui changent de sexe. Des fois, c'est très réussi. Je n'en suis pas là, tout de même, mais ça m'a libéré.

Vous avez quand même embarqué toute votre famille dans l'aventure après (sa sœur a chanté sur son deuxième album en 1994, ses parents sur Philippe Katerine en 2010, et ils sont même sur la pochette, sa fille réalise certains de ses clips, comme *Blond*, en 2019, *ndlr*).

(*Sourire.*) Oui... Evidemment, tout cela est un peu flou. (*Il se met à chanter*) « Tout est trop flou pour moi. »

Comment est Philippe Katerine lorsqu'il n'est pas sur scène ?

En dehors, je ne me fais pas remarquer. J'aime bien ne pas participer à la conversation, mais écouter sans être vu. Voir aussi sans être vu. Je suis plus comme un voyeur ! (*Rires.*) Je préfère rester discret, ne pas me mettre en avant. Je n'ai jamais autant parlé que dans les interviews. Mais ça me fait aussi du bien de parler.

Parler de cet album vous fait donc plaisir ?

Oui, c'est très agréable, car c'est un disque qui contient beaucoup de perches... Comme on dit, tendre ou saisir la perche. Les gens en parlent donc aisément. Confessions pour moi, mais confessions pour ceux qui l'écoutent, je l'espère. Ça donne des discussions très ouvertes, et assez intimes en même temps, sur des sujets dont on n'a pas l'habitude de parler tout de suite. J'aime bien l'idée que ça ouvre en tout cas le dialogue.

Quel est le terme que vous aimez le moins entendre pour vous décrire ?

Je n'aime pas quand on dit « c'est un gag, c'est une farce », le pire terme, c'est la vanne. J'aime bien l'idée de faire rire, mais je n'aime pas ces termes. Le grotesque m'intéresse énormément, mais la vanne absolument pas. Tandis que je trouve le grotesque très stimulant, la vanne, même le mot, fait retomber l'ambiance, fait débander.

Et le mot ridicule ?

J'aime bien. Ce n'est pas loin du grotesque, pour moi. On peut par exemple penser que la pochette est ridicule... ça me va. Mais je ne fais pas ça pour faire rire les gens. S'ils rient, tant mieux, mais ce n'est pas ça le but premier.

Vous avez souvent utilisé le plan-séquence, comme récemment dans le clip *Blond*, dans votre court métrage *1 km à pied* ou dans le film *Peau de cochon*. Qu'est-ce que cette technique vous inspire ?

Avec *Blond*, l'idée c'était de permettre de découvrir un espace en même temps que l'acteur, et le plan-séquence le permet, ça me plaît beaucoup. Alors que si c'est mal mis en scène, c'est fichu. Ça fait aussi vivre le moment.

Dans *Peau de cochon*, les plans-séquences duraient parfois cinq minutes, c'était différent. C'était une caméra subjective, pour rendre mon regard. J'étais les yeux-caméras. Quand j'étais gamin, je fermais un peu mon regard en formant une sorte de caméra avec mes mains. Les virages d'une rue à l'autre, tout devenait intéressant, parce que c'était une caméra. C'est absolument passionnant, c'est comme dans la vie, il suffit de choisir un angle, une vision et tout devient passionnant.

Est-ce que vous vous sentez toujours « à côté du monde » ?

Non, je me sens dans le monde, bien ancré. Je tourne avec lui, sur cette grosse boule un peu folle mais régulière, qui tourne toujours au même rythme. Par contre, j'ai subi un tremblement de terre à L.A. la dernière fois que j'y étais, c'était juste après le mastering de mon disque. Je n'étais pas fier : 7,1 sur l'échelle de Richter. Là, tu te dis que même la seule certitude que tu avais, que la Terre tourne, tu n'en es plus sûr. C'était un petit rappel à l'ordre.

Avez-vous peur pour l'avenir de vos enfants avec cette Terre qui ne tourne finalement pas très rond ?

Oui, bien sûr, mais je garde espoir. Je pense que là-dessus, il y a de gros trucs à régler, mais je ne pourrai pas m'en occuper entièrement aujourd'hui, j'ai quelques rendez-vous. Mais je vais m'en occuper progressivement, le réchauffement climatique et tout ça ! (*Rires.*) Globalement, je trouve quand même que l'ambiance, si je puis dire, me semble plus souple qu'avant. Je ne crois pas qu'on ne se doute pas à quel point les temps anciens étaient affreux et violents. J'ai l'impression qu'on vit peut-être mieux ensemble... On peut quand même se réjouir de certaines choses.

Avez-vous une anecdote à nous raconter sur la Suisse ?

J'ai fait mon premier concert en Suisse quand j'avais 23 ans, c'était la première fois que je prenais l'avion et que je voyais les montagnes. J'ai fait un concert ou deux, je crois, c'était pour une association d'amis qui avaient dû repérer mon disque et qui m'avaient invité. J'ai fait mon concert, très sympathique avec ces gens bien dispos, ouverts, un peu d'herbe, et ils m'avaient invité à passer presque huit jours dans une maison où il n'y avait pas les parents. J'avais glandouillé là, c'était tellement bien.

Que rêvez-vous encore de faire ?

J'aimerais bien inventer un personnage, avec un dessin qui puisse faire rire. Une bande dessinée ou des strips rapides. Mais je n'arrive pas encore à trouver l'angle. J'imagine que ça viendra tout seul. J'ai fait des livres avec Julien Baer, plus pour les enfants, enfin c'est pour les adultes aussi... « La vérité sur les tapirs », des choses comme ça, je trouvais ça très amusant. Je dessine beaucoup, presque tous les jours, mais je ne vais pas dessiner aujourd'hui ! (*Rires.*)

Que peut-on vous souhaiter pour l'avenir ?

De rester vivant, c'est déjà pas mal.

Comme Johnny ?

Oui. Il a quand même tenu jusqu'à un certain nombre d'années ; je ne cracherais pas dessus non plus. J'ai 50 ans, j'aimerais bien vivre encore un quart de siècle si c'est possible. J'ai encore plein de choses à faire. —